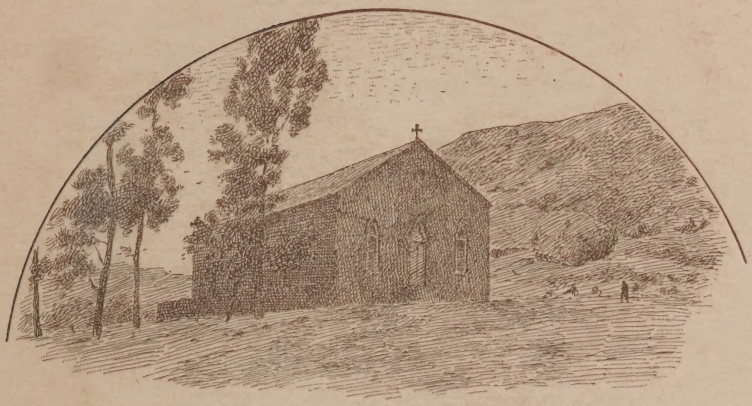
Dieterlen, H.
Pam-
Africa.
South-
Basutoland
167

Récits Missionnaires illustrés
N° 16.

Portraits et Souvenirs du Lessouto

par H. DIETERLEN



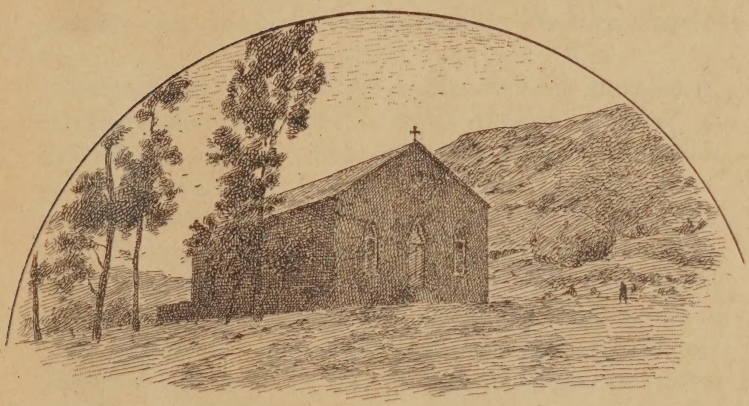
PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIV')
1923

Prix : 1 fr. 50

Récits Missionnaires illustrés
N° 16.

Portraits et Souvenirs du Lessouto

par H. DIETERLEN



PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, boulevard Arago (XIVe)
1923

Portraits et Souvenirs

Affaires de mariage

Ah, combien le travail d'un missionnaire serait plus facile, s'il n'y entrait pas ces éternelles questions de mariage ! Nous en avons de plusieurs espèces et cela produit des complications à l'infini, des discussions aussi.

Voici d'abord le mariage à la mode des Bassoutos, celui qui est à la base de leur famille et que l'on ne devrait pas qualifier de païen, mais plutôt de national ou de traditionnel. Il a ses avantages, il a ses désavantages, comme vous allez le voir, et il s'accorde difficilement avec les principes du christianisme. C'est un arrangement de famille, les parents d'un jeune homme choisissant pour lui une jeune fille, souvent sans même lui demander son opinion sur l'élue. J'avais à Léribé un garçon en âge de se marier, nommé Esaia, chrétien, un peu mollasse, mais donnant toute satisfaction. Un jour il me dit : « Je suis étonné. Mon père vient de me faire dire qu'il m'avait trouvé une femme et l'avait épousée pour moi.

— Comment ? Il t'a marié sans que tu le saches ? Et au moins connais-tu la jeune personne ?

— Je ne la connais pas. Je sais qu'elle s'appelle Séléméng, et je suis apparenté à sa famille.

— Mais, enfin, as-tu quelque idée sur son caractère ? Vous entendrez-vous ?

— On dit qu'elle a un caractère facile. »

Le mariage était fait; il n'y avait rien à y changer. En temps voulu l'intéressante Séléméng vint s'installer avec Esaia à Léribé. C'était une païenne, un peu simple d'esprit, et qui, après avoir donné une petite fille à son mari, lui fit un gros chagrin, puis se réhabilita, se convertit, et finit par devenir une brave mère de famille et une bonne chrétienne.

Mais comment le père d'Esaia avait-il pu prendre femme pour son fils sans que celui-ci fût consulté, ou assistât à son propre mariage ? C'est bien simple. Il avait jeté son dévolu sur Séléméng, l'avait demandée en mariage et avait donné à ses parents un certain nombre de bestiaux venant, les uns de son propre troupeau, d'autres de membres de sa famille. Et le mariage était conclu. La mariée appartenait désormais, non seulement à cet homme et à son fils, mais à toute leur famille.

Et pourtant elle n'avait pas été achetée ; encore moins avait-elle été vendue au plus offrant, comme parfois le disent des Blancs qui ne connaissent pas bien ce mariage indigène. Elle continuait à être la fille

de ses parents, elle pouvait se réfugier chez eux en cas de brouille avec son mari, ou de maladie. Et le fait même que l'on avait donné pour l'épouser un nombre respectable de bestiaux la protégeait, dans une certaine mesure, contre les brutalités de son seigneur et maître qui, en la perdant, aurait aussi perdu tout ce qu'il avait dépensé pour elle.

Par contre, elle appartenait à la famille de son mari, et ses enfants de même. Et tenez, pour vous l'expliquer, je n'ai qu'à continuer l'histoire d'Esaia. Ce pauvre homme prit la tuberculose en travaillant dans les mines d'or du Transvaal et mourut. Sur quoi arriva à Léribé son frère aîné, pour emmener la veuve et en faire sa femme, conformément aux us et coutumes du pays, et bien qu'il eût déjà sa propre famille, ou plusieurs. Résistance de Séléméng. Insistance du beau-frère, menaces, colères. Refus péremptoire de la veuve. Alors ce misérable païen lui prit ses huit enfants et les emmena chez lui, disant qu'ils lui appartenaient, puisque son père avait donné pour elle le nombre de bestiaux réglementaire. Et Séléméng resta seule dans sa maison silencieuse et triste.

C'est là l'une des plus graves et des pires conséquences de ce mariage indigène : la femme appartient à tout un clan. Veuve, elle n'a absolument pas le droit de se remarier. Elle passe légalement à l'un de ses beaux-frères, ou elle reste seule, souvent maltraitée, plus souvent encore exposée aux pires tentations.

Et l'on ne sait trop quel parti une Eglise chrétienne doit prendre dans une question pareille. La Mission protestante française interdit à ses adeptes ce mariage inférieur et brutal, les Missions catholique, anglicane, wesleyenne l'appellent un mariage civil qui ne les regarde pas, et plaquent par-dessus leur mariage ecclésiastique. C'est un de ces cas où les uns et les autres ont pour appuyer leur manière d'agir des raisons valables, mais rencontrent aussi de très graves objections. Il est évident que c'est la Mission protestante qui, comprenant la beauté et les bienfaits du mariage chrétien, voulant élever la nation des Bassoutos au-dessus de ses idées et coutumes rudimentaires, et prévoyant et préparant l'avenir des Noirs, a choisi la meilleure solution, encore qu'elle ait nui à sa propagande et fourni des armes à ses adversaires païens et à ses concurrents des autres Eglises.

Il faudrait maintenant, à propos du mariage indigène, aborder une question avec laquelle il a des rapports très intimes : celle de la polygamie, qui est pratiquée par les Bassoutos dans une assez large mesure, à tel point qu'il n'y a au Lessouto que quelques très rares filles ayant coiffé sainte Catherine. Et encore est-ce parce qu'elles l'ont bien voulu ou, comme deux que j'ai connues, parce qu'elles et leurs parents étaient redoutés comme se livrant à la sorcellerie. Mais parler de la polygamie à fond serait très scabreux

et trop long. Mieux vaut nous entretenir du mariage chrétien, n'est-ce pas ?

Nous nous trouvons là sur un terrain à nous plus familier et où nous voyons de vrais et bons fruits de l'esprit chrétien. Unir dans la maison de Dieu un jeune homme et une jeune fille, pour la vie, c'est une bonne action et cela donne lieu à une belle cérémonie. Plusieurs de mes collègues me disaient qu'ils préféraient les enterrements aux mariages et que, pour faire ces derniers, il leur arrivait souvent de se borner à lire la liturgie. J'avoue que, pour ma part, j'ai toujours, et toujours plus, aimé célébrer les mariages, tout en jouissant, si je puis ainsi dire, de faire les enterrements. Avoir devant soi, non seulement les mariés qui, très probablement, sont trop impressionnés par le rôle prépondérant qu'ils jouent pour écouter ce que le pasteur leur dit, mais avoir surtout, comme c'est presque toujours le cas, un lieu de culte rempli de chrétiens et de païens, vieux et jeunes, leur dire sur la vie de famille les choses pratiques qu'on n'a guère la possibilité de leur prêcher le dimanche, donner à la jeunesse de bons conseils sur ses amours et ses amourettes, cela m'a toujours semblé une des plus belles occasions d'exercer le ministère pastoral et j'en ai largement usé. Et c'est avec joie que tous les missionnaires voient se constituer au sein de la population chrétienne des foyers établis sur la loi de Dieu, sur le libre consentement des époux et sur leur affection personnelle et réciproque.

Il faut pourtant reconnaître que tout n'est pas encore satisfaisant dans notre mariage chrétien ou plutôt dans la manière dont il y est procédé. Nos gens sont tombés d'un excès dans l'autre. Les païens « marient » trop leurs enfants, les enfants des chrétiens se marient trop eux-mêmes, et leurs parents, par faiblesse ou par manque de raison, les ont trop laissés faire à leur tête. On a dit : «Les enfants sont libres », comme si le christianisme et les coutumes du monde civilisé accordaient aux enfants une indépendance complète et le droit de disposer d'eux-mêmes. Et de l'idée qu'un mariage doit être le résultat d'inclinations, non d'arrangements de famille, on en est venu à se marier à tort et à travers, à la lègère, sans prudence et sans précautions suffisantes.

Nos jeunes Bassoutos ont pris des Blancs ou des métis de la colonie du Cap et de l'Orange la sotte coutume que des amitiés se forment entre les garçonnets et les fillettes des écoles. On s'écrit des billets doux sur des ardoises, puis sur des bouts de papier, et quels billets doux ! Des phrases stéréotypées d'une sottise à vous faire pleurer, où l'on compare les yeux de la belle à des morceaux de bouteille, où l'on déclare que l'amour grandit comme un eucalyptus, et ainsi de suite. Et pas moyen de supprimer ces stupides échanges de lettres, qui pourtant ne sont, au début du moins, qu'une affaire de mode et de forme, sans une ombre de vrai sentiment.

Seulement, au fur et à mesure que l'on avance en

Un eucalyptus grandit vite et beaucoup

âge, ce que l'on faisait comme un amusement, ou pour faire comme tout le monde, devient sérieux. On se croit lié l'un à l'autre, on s'est plus ou moins fiancé sans s'en douter et sans l'assentiment des parents. Et une fois fiancés, comment se défiancer ?... J'ai connu bien des jeunes filles qui, s'étant engagées toutes jeunes à des garçons aussi jeunes, ont cru devoir refuser des partis de valeur pour épouser de mauvais drôles. Un des derniers mariages que j'ai célébrés à Likhoèlè fut celui d'Adélise, une charmante fille, très bonne chrétienne, et d'Albert, un garçon qui se livrait à la boisson, passait sa vie aux Mines d'or pour y faire la vie et qui même y avait été mis en prison pour je ne sais quel délit. Avant de publier les bans de ce mariage je fis venir Albert, je lui montrai la responsabilité qu'il allait prendre, je l'admonestai, je lui conseillai de réfléchir encore avant de lier à son sort une personne innocente et honnête comme Adélise. Cela ne servit à rien. Adélise se figura, comme tant d'autres, qu'elle convertirait et corrigerait son mari. Et je dus les marier. Mais je le fis le cœur gros et j'en éprouve, maintenant encore, quelque chose qui ressemble à des remords.

D'autres fois, on n'a pas commencé trop tôt à faire la cour ; mais une fois qu'on s'y met cela va vite, étonnamment vite. En voici un exemple qui me touche de près.

J'avais un jeune instituteur, nommé Bonolo, fils de rudes païens, mais que l'Evangile avait gagné et qui, à

force de volonté et de travail, avait réussi à faire ses études à l'Ecole normale. Je lui avais confié une école d'annexe et cela allait très bien. Mais il n'arrivait pas à se marier, sa famille païenne voulant qu'il épouse une païenne et les chrétiens hésitant à lui donner leur fille, pour la même raison. Il me faisait ses confidences et je lui promettais de m'occuper de le marier, encore

La maison missionnaire de Léribé

que je n'aie pas l'habitude de me mêler de « faire des mariages ».

Un jour vient chez moi, tout triste, un membre de mon conseil presbytéral, qui me dit : « Il m'est arrivé une triste affaire : le fiancé de ma fille Sélina l'a lâchée. Il a été obligé, pour des raisons que tu devines, d'en épouser une autre. C'est une vilaine affaire. »

Je causai avec cet Elias, je lui dit qu'il valait mieux ne pas se marier que d'épouser un garçon qui se conduit mal ; et tout à coup me vint une idée, que je mis de suite à exécution. Je lui dis ;

— Ecoute ! Ta fille, c'est moi qui l'épouserai.

Il me regarda tout effaré, et cela se comprend. Mais j'insistai :

— Sélina, je veux l'épouser. Et voici comment : Tu connais Bonolo : un excellent garçon, bon instituteur, bon caractère. Voyons, s'il faisait la connaissance de ta fille et s'ils se mettaient d'accord, est-ce que tu t'opposerais à leur mariage ?

— Non, dit-il, je ne m'y opposerais pas.

— Alors tu me permets de conseiller à Bonolo d'aller voir ta fille ?

— Oui, il peut venir.

Je vois le garçon, je lui raconte l'histoire et lui conseille de ne pas tarder à se rendre chez Elias, de peur que d'autres ne l'y devancent pour consoler l'abandonnée. Et il me dit qu'il irait le lendemain, un dimanche.

Le dimanche soir il arrive chez moi.

— Eh bien, tu l'as vue, Sélina ?

— Oui, j'ai été chez elle ce matin.

— Alors ?

— Je l'ai vue. Je lui ai parlé. Nous sommes d'accord.

Jugez de ma stupeur. Ils étaient fiancés, et cela au bout des quelques heures qui s'étaient passées depuis qu'il l'avait vue pour la première fois ! J'avais décidément trop réussi.

Mais tout alla bien. Le mariage fut célébré en son temps, le petit ménage s'installa dans une modeste hutte et fut très heureux. Une fillette y apporta la joie et la vie normale... Puis vint la grippe espagnole, alors que depuis 4 ans j'avais quitté Léribé, et elle enleva la pauvre Sélina : triste fin d'une affaire qui m'avait causé quelques perplexités et beaucoup de satisfaction...

Il faudrait encore parler de nos fêtes de mariage chrétiennes, trop coûteuses, compliquées bien plus que celles des Européens, et dans lesquelles les jeunes gens ont introduit et ne cessent d'introduire des règles protocolaires, les unes plus sottes que les autres, et qu'ils trouvent je ne sais où. La raison et la mesure ne sont pas le fort de nos gens et il faudra du temps et sans doute la pauvreté pour les amener à des coutumes plus sages. Cela viendra. Il ne faut jamais désespérer. Et la patience est une grande force. Mais la description de ces abus m'entraînerait beaucoup trop loin, c'est évident.

Ce qui est plus important que les détails matériels de ces mariages, c'est le mariage chrétien lui-même. Ce sont les familles chrétiennes qui s'élèvent sur cette base solide et sûre, ces familles où, par exemple, l'éducation des enfants se fait d'une manière encourageante, quoique loin d'être parfaite, où le culte de famille a lieu régulièrement, au moins sous la forme d'une prière du matin et du soir, souvent avec le chant d'un cantique et la lecture de la Bible. C'est aussi la fidélité conjugale qui, inconnue chez les païens, s'impose à beaucoup de chrétiens, sans pourtant que de trop fréquentes incorrections se produisent du fait de certains pères de famille. La perfection morale n'existe pas plus au Lessouto qu'ailleurs ; mais c'est déjà un grand progrès qu'elle soit reconnue comme un devoir et que beaucoup de chrétiens y arrivent, dans un milieu où le paganisme donne lieu à tant d'impureté.

Et c'est cette famille chrétienne, plus que les réformes politiques et plus que la civilisation laïque, qui est la santé et l'espérance de la nation des Bassoutos... et de toutes les autres.

Katériŋa Séllo

Tout n'est pas rose dans l'activité d'un missionnaire, pas plus que dans celle d'un pasteur ou de toute autre personne ayant à cœur les intérêts de Dieu et ceux

des hommes. On a des joies, on a des peines, toutes en même temps ou les unes après les autres. Le mal est grand dans le monde, le bien aussi. Et il faut accepter ce qui arrive, non avec indifférence, mais avec fermeté, sagesse et espérance.

Voici une affaire qui m'a causé beaucoup de chagrin et qui explique certaines grosses difficultés auxquelles se heurte la bonne volonté des missionnaires.

J'avais dans ma paroisse une fille nommée Katérina, âgée de 16 à 17 ans, et en qui j'avais confiance. A vrai dire son père était un rude personnage, un homme ayant assez longtemps travaillé chez les fermiers boers, assez dégourdi, marqué par la variole, et qui ne brillait pas par la timidité ou le respect. Une de ses filles, Evodia, avait demeuré chez nous comme petite bonne, aidait ma femme et nous était attachée ; mais un jour son père, nommé Séllo, la reprit brusquement et, quand je lui demandai de nous la laisser, il répondit grossièrement : « Elle est ma fille, je la reprends ; voilà tout ». (La question « bonnes » est difficile en Afrique aussi. Mais il est très rare qu'un Mossouto parle rudement à un missionnaire). Et Séllo était païen.

Du côté maternel, Katérina était pourvue de deux mamans, son père étant polygame. Elles étaient l'une et l'autre chrétiennes, et si l'on n'avait pas beaucoup de bien à dire d'elles, on n'en disait pas non plus du mal. Leur mari les gouvernait d'une main vigoureuse et ne leur demandait pas leur avis. En somme, on ne

se disputait pas beaucoup dans ce ménage à trois, la crainte du seigneur et maître tenant lieu de sagesse à ces dames.

Quant à Katérina, elle était du bon côté, moralement parlant. Elle était une élève assidue de notre école. Encore jeune elle était entrée dans « la classe du lait », c'est-à-dire que, se sentant des dispositions religieuses, elle était venue chez mon prédécesseur, M. Marzolff, et lui avait dit la formule classique : « Je veux travailler pour Dieu... Je veux suivre Jésus », ce qui signifie qu'on veut devenir chrétien, belle décision prise spontanément par des enfants et à cause de laquelle on les admet à l'instruction religieuse enfantine, pour leur apprendre l'histoire biblique, faire leur éducation morale et leur donner le temps de grandir en sagesse et en grâce avant de les recevoir comme catéchumènes.

De là elle passa au catéchisme proprement dit, où je la trouvai quand, en novembre 1914, je fus placé comme missionnaire à Likhoèlè. C'était une grande fille, à la figure anguleuse et sérieuse, un regard profond et droit et des allures tout à fait satisfaisantes. J'avais vraiment plus de confiance en elle qu'en plusieurs autres, qui étaient, comme c'est souvent le cas à cet âge, quelque peu folichonnes, coquettes et légères. J'augurais bien de son avenir. Je pensais pouvoir prochainement la baptiser.

Et voilà qu'un jour l'instituteur me dit : « Katérina et Evodia n'étaient pas à l'école aujourd'hui. »

Je ne me mis pas en peine de la chose, pensant que Séllo les avait réquisitionnées pour quelque travail, ou pour affirmer ses droits de père. Mais le lendemain ce fut la même chose : « Katérina et Evodia ne sont pas venues à l'école... On cause beaucoup de leur absence... On dit qu'elles ont couru... »

Courir à, courir vers, courir dans un but, cela signifie, dans la langue du pays, aller à l'initiation au paganisme, incognito, en cachette, sans le consentement des parents. Katérina, ma catéchumène de confiance, se serait décidée à se faire recevoir au nombre des catéchumènes du paganisme, pour devenir païenne ! Etait-ce possible ?

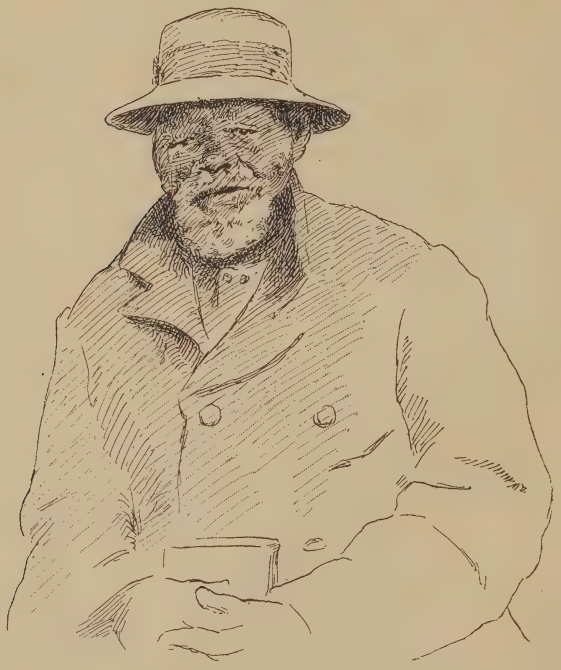
C'était possible, puisqu'une rapide enquête démontra que c'était vrai. Mais comment une chute pareille avait-elle pu se produire ?

Pour le comprendre il faut savoir ce qu'est cette initiation et le très grand rôle qu'elle joue dans la vie des Noirs qui la pratiquent. Et voici la chose, ou ce que l'on peut convenablement en raconter :

Quand les enfants, garçons ou filles, arrivent à l'âge de la puberté, l'on estime qu'un fait de ce genre ne doit pas se passer sans qu'il soit marqué par des précautions ou des préparations spéciales, qui leur donnent le sentiment d'une dignité nouvelle et de responsabilités personnelles. C'est une idée qui ne manque pas de justesse, et que nous trouvons chez les Juifs qui, à l'âge de 12 ans, montaient et montent encore au grade

de personnes responsables, et dans ce que les chrétiens pratiquent sous le nom de Confirmation. Ce passage de l'enfance à la jeunesse est important, et il est bon que les enfants s'en rendent compte, et se préparent sérieusement à entrer dans la vie.

Ainsi le crut certain de nos missionnaires, M. Coil-



Isakara, vieux chrétien de Léribé

lard, qui, voulant se servir des cérémonies de l'initiation au lieu de les combattre, demanda au chef Molapo l'autorisation d'introduire, dans les rites païens ou nationaux qui règlent cet acte important, un élément chrétien, sous la forme d'un culte du matin que ferait quotidiennement, dans la hutte où, sur la montagne, demeuraient pendant 4 mois les catéchumènes du sexe masculin, un chrétien nommé Isakara. Cet Isakara avait le droit de pénétrer dans ce « sanctuaire » parce qu'il avait lui-même, dans son jeune âge, été « initié » et en connaissait tous les secrets. L'autorisation fut donnée ; on chanta des cantiques, on lut la Bible et on pria dans ce repaire du paganisme... pendant quelques jours. Mais il devint de suite évident que l'on ne peut servir à la fois Dieu et Bélial et que les idées et les paroles chrétiennes ne pouvaient s'accorder avec celles du paganisme. Isakara dut cesser ses visites à la hutte « sacrée », et les garçons et leurs instructeurs purent librement et totalement accomplir toutes les cérémonies dont se compose l'initiation païenne.

Toujours est-il que cette initiation jouit aux yeux des païens d'un énorme prestige, et cela parce que les Bassoutos croient et disent que nul n'est un vrai homme ou une vraie femme s'il n'y a pas passé. On traite de gamin ou de petit garçon, de gamine ou de fillette ceux que leur qualité de chrétiens ou les circonstances ont empêchés d'y participer. On entoure les actes successifs qui marquent cette éducation de mystères et

de réticences, pour en faire une espèce de franc-maçonnerie dont ce serait un vrai crime que de révéler les secrets à des personnes non initiées. On en vante les résultats, les bienfaits ; on y croit, on y tient.

Un jour, alors qu'à Léribé l'on venait de procéder à l'initiation d'une trentaine de grandes filles, je dis à une petite païenne qui suivait notre école : « Et toi, est-ce que tu iras aussi à l'initiation ?

— Oui, répondit-elle en me regardant crânement.

— Et pourquoi ?

— Parce que je veux savoir les lois des femmes », c'est-à-dire parce que je veux connaître tout ce qui se rapporte à la vie, aux coutumes, aux droits des grandes personnes, etc. Pour elle cette expression « les lois des femmes » avait une signification et une importance extraordinaires qui jetaient sur tout son joli et naïf petit visage un air de conviction et de sérieux qui me frappa.

Et pourtant qu'y a-t-il dans cette initiation ? Sans doute nous n'en connaissons pas toutes les leçons et nous ne commettons pas l'indiscrétion de demander aux initiés de trahir les secrets qu'ils ont solennellement promis de ne pas divulguer. Mais ce que nous ont dit bien des gens qui, après y avoir passé, sont devenus chrétiens, c'est que, dans tout cela, il n'y a rien. « On ne nous y apprend que des mensonges, que du mal. » Il n'y a rien ? Expliquons-nous. Il n'y a que des niaiseries, des enfantillages, des paroles traditionnelles venant des temps anciens, des chants en quelque

sorte sacrés, mais vides et creux, que l'on ne comprend plus, mais auxquels on attache une valeur d'autant plus grande que l'on ne sait pas les expliquer ; des superstitions les unes plus absurdes que les autres. C'est, au point de vue des Européens et des chrétiens, le néant, mais le néant pris au sérieux comme si c'était la vérité et la vie mêmes.

Et puis, il y a quelque chose, que je dirai une fois pour toutes, brutalement et en un seul mot : des malpropretés, qui souillent l'imagination et le cœur de ses pauvres enfants, déjà si avertis avant d'entrer dans cette école du paganisme.

Et dire que, pour les Bassoutos, cette initiation est le boulevard du nationalisme, la sauvegarde de leur existence nationale, à tel point qu'à leurs yeux, supprimer cette éducation ce serait mettre en danger leur nationalité, irriter les dieux-ancêtres contre les vivants, et assurer la suprématie des Blancs et du christianisme !...

Pourtant c'est là que Katérina et Evodia étaient allées, volontairement, de propos délibéré. Que s'était-il passé en elles ? Qui les avait persuadées, poussées, entraînées ? Je ne l'ai jamais su, mais j'ai toujours soupçonné leur père qui, parce que païen, voulait que ses filles le suivent dans le paganisme au lieu de devenir chrétiennes comme leurs mères.

Voyez maintenant la vie qui fut le partage de Katérina en échange de celle dont elle jouissait auparavant :

Le grand jour, le premier jour de l'initiation, elle fut conduite, avec une douzaine de camarades, et entourée d'une foule de femmes, à la tombée de la nuit, au bord d'un ruisseau, là où l'eau avait quelque profondeur, et jusqu'au matin, ces mégères firent passer les filles par une série d'opérations et de simagrées qui les faisaient souffrir, pour les endurcir. Et nul que les initiées ne sait exactement tout ce qui leur arriva dans ces ténèbres, ténèbres de la nature et ténèbres morales.

Puis, pendant trois mois, ce fut la vie en commun, dans une hutte d'un village, sous la direction d'une femme choisie pour faire leur éducation. Chaque matin on entend un chant lugubre, exécuté, croirait-on, par des voix d'hommes. Mais non : ce sont les catéchumènes, s'il m'est permis d'employer ce nom pour désigner ces malheureuses. Les voilà, elles quittent le village, et dans quel accoutrement ! Sur le visage une voilette, c'est-à-dire une petite natte de jonc ornée de quelques perles ; la poitrine nue ; autour des hanches, des cordes grosses comme mon poignet et faites d'herbe sèche et rugueuse ; plus bas, une peau de chèvre, poil en dehors, qui sert de jupe ; à la main un long bâton fourchu. Et tout le corps, en grande partie découvert, barbouillé d'argile blanche. C'est laid, c'est grotesque. Mais c'est le costume traditionnel. Et une bande d'enfants, avec quelques femmes, leur font la conduite en les regardant avec respect et admiration. Et Katérina,

ma catéchumène chrétienne, celle qui chantait des cantiques, qui lisait et aimait la Parole de Dieu et se préparait à recevoir le baptême, Katérina est l'une de ces candidates à la dignité de païenne complète ! C'est à vous fendre le cœur.

Elles passeront la journée en pleine campagne, sarclant un champ, si c'est la saison du sarclage, flânant, bavardant, ou dormant sur l'herbe si, ayant été en grande partie privées de sommeil pendant la nuit pour taper sur un tambour indigène ces po ! po ! po ! que nous n'entendons jamais sans chagrin, elles succombent à la tentation de se rattraper pendant le jour. Et puis, le soir, ce sera le retour, chacune portant un petit fagot de bois sec ou de tiges de maïs, et chantant encore leur air en mineur, triste comme le paganisme, et vide comme lui.

Au milieu de ces insanités, Katérina a reçu des leçons douloureuses, mais salutaires. Elle est tombée malade, gravement malade. Les remords y ont peut-être été pour quelque chose. Sa conscience a parlé. Ses yeux se sont ouverts. Elle a vu sa dégradation. Elle a comparé ce qu'elle était aujourd'hui avec celle qu'elle avait été auparavant, avec ce qu'elle avait ambitionné d'être plus tard. Elle a senti sa folie et son péché. A sa maladie physique s'ajoutaient les souffrances morales, les angoisses, la peur du jugement de Dieu. « Eh quoi, mourir ici, dans les ténèbres et les turpitudes du paganisme ! mourir dans l'apostasie !

mourir sans pardon, sans espérance, sans Dieu ! Que faire ? Qui me délivrera ?... »

Elle se mit à prier Dieu de la secourir ; mais sa surveillante et ses compagnes la grondèrent en disant : « On n'a pas besoin de Dieu ici. Tais-toi ! » Et pendant

Jeunes filles à l'initiation

des jours et des jours elle languit ainsi entre la vie et la mort ; et sa mère, à qui on permettait d'aller la voir, me disait un jour : « Elle ne vivra pas », et l'autre jour : « On dirait qu'elle va mieux. » Elle finit par aller mieux. Elle dut reprendre sa place dans le triste troupeau des initiées et de nouveau chanter les mélopées des temps anciens.

Puis vint le grand jour, la fête par laquelle se terminent les trois ou quatre mois de l'initiation. La tête enduite d'antimoine, brillant comme un casque, le visage barbouillé de pommade d'ocre rouge, le buste nu, le milieu du corps vêtu d'une jupe de peau de vache — la jupe des femmes — et dans les cheveux les vésicules biliaires de moutons et de chèvres tués en leur honneur, elles défilèrent devant la population qui se pressait sur la place publique, marchant un pas spécial, cadencé, qui faisait claquer contre leurs mollets leurs jupes alourdies par de la graisse à l'ocre rouge. On mangea, on but, on fit du tapage. Et pendant deux jours elles n'eurent pas le droit de prononcer une seule parole, sans doute pour prouver qu'elles avaient appris la maîtrise d'elles-mêmes, puisqu'elles pouvaient tenir leur langue en bride.

Et ce fut la fin de l'initiation. Chacune de ces demoiselles rentra dans ses foyers, pour y reprendre la vie ordinaire, avec l'idée que maintenant on était une grande personne et que bientôt viendrait le mariage.

Mais qu'advint-il de Katérina ?

Elle réintégra la maison paternelle et s'y terra. Je demandais souvent : « Où est Catherine ? » On répondait : « A la maison. » — « Que fait-elle ? » — « Elle ne fait rien. » J'attendais. Je l'attendais. Mais son absence et son silence m'inquiétaient, bien que, par tempérament et par principe, je croie au bien plus qu'au mal, et que, pour elle, ma raison m'y encourageât. J'avais encore confiance, non point en elle, mais en l'esprit chrétien qui avait été en elle et qui ne pouvait pas l'avoir quittée pour toujours.

Un jour je passais dans le voisinage de son village ; je la vis sarclant un champ de maïs avec des femmes. Je me dis : « Cette fois tu sauras où elle en est. Ne va pas à elle, attends qu'elle vienne ou ne vienne pas à toi. » Mon cœur battait, j'étais ému. Elle me regarda, me reconnut, hésita un moment, puis se dirigea vers moi. J'arrêtai mon cheval et attendis. Elle me dit bonjour, me tendit la main, que je serrai. Je lui dis : « Tu es revenue... Tu as été très malade ?... Tu es guérie ?... » Et j'ajoutai, sur un ton significatif : « Nous te reverrons ?... » Elle répondit : « Oui », sans plus. Et nous nous séparâmes.

Quelque temps après elle entra dans mon cabinet, craintive, honteuse, et pourtant confiante, et elle me parla de sa chute, de son repentir, et de son désir de se réhabiliter et de reprendre sa place parmi les catéchumènes. Je lui fis quelques questions pour apprendre ce qui avait bien pu la déterminer à commettre un

péché pareil, mais elle n'en accusa qu'elle-même et je ne l'en blâmai pas. Car ne valait-il pas mieux qu'elle se reconnût coupable que de s'excuser en mettant la faute sur d'autres ? Je l'exhortai à se repentir à fond, à rompre avec le paganisme dont elle avait si douloureusement appris les turpitudes, et à se donner tout entière à la vie chrétienne. Elle alla ensuite faire la tournée réglementaire auprès des principales femmes de l'Eglise et auprès des membres du Conseil presbytéral, pour leur dire son repentir et son désir de rentrer dans l'Eglise de Dieu. Puis un jour elle fut présentée par moi à l'Eglise elle-même, se leva devant la centaine de personnes que nous étions, et y renouvela, non sans larmes, l'aveu de son péché et sa décision d'être désormais une bonne catéchumène, puis une fidèle membre de la communauté. Elle fut admonestée, et surtout exhortée et encouragée, et elle retourna « sur son siège » c'est-à-dire dans le groupe des gens qui suivaient l'instruction religieuse en vue d'un baptême devant avoir lieu dans un avenir encore éloigné.

C'est là qu'elle se trouvait quand j'ai quitté Likhoèlè. Elle a sans doute été, depuis lors, admise au baptême et à la Communion. Et je me plais à croire qu'après sa scandaleuse et dangereuse fugue dans le paganisme, elle est devenue, par la grâce de Dieu, une humble, sage et fidèle servante du Seigneur.

Paoulousi le lépreux

Quand, en décembre 1913, nous arrivâmes à la léproserie de Botsabèlo (le Refuge), dont je devais être l'aumônier, nous remarquâmes sept hommes, vêtus de bleu clair, qui, avec des pioches, sarclaient une plantation de petits eucalyptus. Je m'approchai d'eux et leur dis :

— Salut, hommes.

— Oui, répondirent-ils, conformément aux coutumes du pays.

— Est-ce vous qui êtes les malades ?

— C'est nous. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis un missionnaire. Je suis venu pour demeurer avec vous.

La connaissance était faite. Je leur demandai où ils demeuraient, puisque l'établissement n'était pas encore terminé. Ils me dirent que, après les avoir enfermés pendant deux ou trois ans à léproserie de Prétoria (Transvaal), on les avait expédiés à celle du Lessouto et que, jusqu'à nouvel ordre, ils campaient dans un petit village dont les habitants avaient été expropriés pour faire place à la léproserie, et situé sur un étroit contrefort de la montagne, à environ deux kilomètres de l'établissement.

— C'est bien, leur dis-je, je viendrai vous faire un service religieux dimanche matin.

J'y allai. Je trouvai ces sept hommes, presque tous jeunes, occupant quelques huttes bâties entre d'immenses rochers que les éboulements préhistoriques avaient amenés et abandonnés — ou accrochés — sur la pente de la montagne. Nous nous réunîmes à l'ombre d'un de ces rochers, nous chantâmes des cantiques, tant bien que mal, car, à Prétoria, ils en avaient appris quelques-uns, et l'un d'eux était chrétien. Je leur adressai une exhortation, fis une prière. Et, ce qui me toucha beaucoup, ce que je voudrais voir faire dans toutes nos Eglises, quand je dis le Notre Père, ils le répétèrent à haute voix avec moi, tout païens qu'ils étaient. C'était beau, émouvant, ce premier contact avec ces pauvres gens, aux souffrance desquels ma vie allait être si intimement mêlée. Et c'était de bon augure.

Quand j'eus terminé ce modeste service, un de ces hommes me dit : « Il y en a encore un, là, dans cette hutte ; mais il est si malade qu'il ne peut pas venir au culte. »

J'allai le voir. Il était, en effet, très malade, incapable de bouger de son grabat, incapable même de répondre à mes questions. Et une affreuse odeur venait de son pauvre corps rongé par la maladie. Je lui adressai des paroles d'encouragement et priai à côté de lui. A mon *amen* il ajouta un sourd murmure.

Et le surlendemain il était mort. Nous choisîmes, au pied d'un rocher, une place pour y creuser une tombe

et nous l'y déposâmes. Faute de cercueil, nous plaçâmes au-dessus de son corps une vieille porte arrachée à une des masures du village. Je fis un service approprié aux circonstances. Ce fut mon premier enterrement de lépreux. Je devais en faire plus de 80 en quelques mois. Car, me disait l'un d'entre eux, « quand le printemps viendra et qu'il y aura de petites pêches aux arbres, nous mourrons beaucoup. »

Parmi ces huit malades, j'en remarquai de suite un qui me semblait occuper au milieu d'eux une position quelque peu supérieure. C'est lui qui avait réuni ses camarades pour notre service du dimanche, c'est lui qui m'avait conduit auprès du mourant, qui le soignait ; c'est lui qui avait été, si je puis ainsi dire, le maître des cérémonies lors de cet enterrement. Il me dit qu'il s'appelait Paoulousi Olifané, qu'il était chrétien et qu'il était content que je sois venu demeurer avec eux. Et je ne tardai pas à trouver en lui un homme de bonne volonté, sérieux, habitué à prendre des initiatives et très sincèrement voué au service de Dieu. Il devait être pour moi un aide dont je goûtais beaucoup le dévouement et les qualités.

L'établissement fut terminé, il fut ouvert. Et nous ne tardâmes pas à voir arriver, à pied, à cheval, sur des chariots, de lamentables groupes de lépreux, les uns dans un affreux état, les autres, en apparence, en parfaite santé ; des hommes de tout âge, des femmes, des jeunes filles, des enfants ; tous, sachant la gravité

de leur mal, tous désolés d'avoir été forcés de quitter leur village, leur famille, leur vie normale ; tous aussi, espérant que les médecins des Blancs parviendraient à les guérir.

Et de suite, Paoulousi montra la bonté de son cœur. C'était tout au commencement de l'ouverture de la léproserie. L'on amena un homme, jeune encore, nommé Phièla, dont les pieds étaient rongés d'ulcères au point qu'il ne pouvait les poser par terre. Pourtant il devait aller, de la maison A où on l'avait casé, à l'infirmerie, où une infirmière devait laver et panser ses pauvres pieds. « Comment faire? disaient les autres. Où trouver une brouette ? » Et ainsi de suite. Alors Paoulousi arriva et, d'un air un peu goguenard, il s'écria : « Pourquoi tant d'histoires? Allons, mettez-le sur mon dos et je le porterai. » Et ainsi fut fait, bien que les pieds de Paoulousi fussent eux-mêmes très malades et ses mains à moitié paralysées, et cela fut fait à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les plaies du malheureux Phièla fussent momentanément nettoyées et fermées.

Car il était essentiellement débrouillard, ce bon Samaritain, preuve en était un certain tas de ferraille qu'il avait amené avec lui à la léproserie, et dans lequel je remarquais une pédale de bicyclette. Il avait évidemment été un forgeron improvisé avant d'être interné. Et à sa ceinture pendait une petite gaine de cuir contenant une de ces pinces qu'en langage d'ate-

lier on appelle des brusselles et dont il m'expliqua ainsi l'usage : « Quand un os veut sortir de la main ou du pied d'un des malades, je le saisis avec cette pince et le tire dehors ». Quelle chirurgie ! Mais aussi quelle charité !

Mais je devais voir mon Paoulousi dans des circonstances plus intéressantes encore :

Parmi les nombreux bâtiments dont se composait la léproserie, il y a en avait un qui, autrefois, avait été élevé à Bloemfontein (Etat libre de l'Orange), en qualité de caserne de soldats anglais et que les autorités du Lessouto avaient acheté pour servir d'église à Botsabèlo. Il était fait de poutrelles et de plaques de fer ondulé, muni de fenêtres nombreuses qui en renouvelaient l'air, et garni de bancs en bois. On pouvait y caser de 150 à 200 personnes, si je ne me trompe.

Et c'est là que, chaque dimanche, je faisais ce que je considérais comme le plus beau service religieux que puisse rêver un pasteur. Depuis l'autel que j'avais fait faire, je voyais devant moi cette grande assemblée de nègres ; à gauche les femmes, vêtues de bleu foncé, la tête coiffée d'un foulard rouge ; à droite, les hommes, en bleu horizon : tous lépreux ; les uns affreux à voir, les autres, en apparence, en parfaite santé et en pleine force ; tous assurément tourmentés par la pensée de la maladie incurable et de la mort prochaine, tous regrettant leur famille, leur village, la vie insouciante et naturelle à laquelle ils avaient été arrachés. Et tous

aussi éprouvant, quelques-uns clairement, la plupart vaguement, le besoin de consolations et de secours divins. Ah ! que c'était beau de les regarder et bon de leur parler, encore que, du côté de la terre, il n'y

Paoulousi devant l'église avec Mme Dieterlen et une lépreuse

eût pas grand'chose de bon à leur faire espérer ! Combien j'aimais leur chant, maladroit, hors de ton, hors de mesure, mais qui était le premier bégaiement de cœurs qui apprennent à louer Dieu ou à appeler son aide. Et quand ils répétaient avec moi l'Oraison dominicale, c'était vraiment grandiose et solennel.

C'est là que Paoulousi trouva l'occasion de montrer ce qu'il était. Sans y être invité par personne, il s'institua gardien de la porte, et en quelque sorte sacristain. Il nous fallait un personnage de ce genre pour faire régner l'ordre dans cette assemblée hétéroclite, où l'élément païen et jeune prédominait de beaucoup, un homme capable d'imposer le respect des lieux saints et le silence à des bouches très promptes à parler. Et il était, par habitude, l'homme tout fait pour cela. Il avait évidemment été « quelque chose » ou « quelqu'un » dans une petite congrégation de méthodistes ; on le remarquait à sa manière de prier, à certains accents pathétiques, à certains tremblements de voix auxquels sont habitués les disciples de Wesley et qui font pleurer les femmes. Et il savait commander.

Mais il avait un gros chagrin. Tout malade entrant à la léproserie devait abandonner tous ses vêtements, pour être brûlés, et recevoir en échange l'uniforme, dû reste excellent, de la maison. Tel avait été le cas pour Paoulousi, sauf que, je ne sais par quel subterfuge, il avait pu cacher et sauver du feu une redingote noire, sa redingote noire, insigne de la dignité qu'il possédait autrefois dans son Eglise, dernier vestige d'un beau temps qui ne devait plus revenir. Cette redingote, un gardien l'avait découverte ; il avait déclaré qu'elle devait être brûlée. Indignation et désespoir du propriétaire. « Si on la brûle, s'écriait-il, je ne serai plus chrétien. »

Que faire ? la règle était stricte et l'on ne pouvait faire d'exception ni de faveur pour personne, de peur de susciter des jalousies. Et pourtant ne trouverait-on pas moyen d'éviter à ce brave homme un si gros chagrin, alors qu'il en avait déjà tant ?... Il me vint une idée. J'allai voir le Directeur de la léproserie et lui dis : « J'ai besoin d'un sacristain pour mes services et je l'ai trouvé. C'est Paoulousi, que vous connaissez, un excellent sujet. Mais je fais mon service en robe et mon sacristain doit avoir, lui aussi, un insigne de sa dignité. Il se trouve qu'il possède une redingote noire, juste ce qu'il faut pour son service. Permettez-lui de la garder et de s'en parer. Personne ne trouvera rien à y redire. » Le Directeur était un homme de bon sens et de cœur, il sut faire plier à propos les règlements de l'établissement. Il m'autorisa à sauver la redingote de Paoulousi, auquel cette bonne nouvelle causa une très grande joie et qui n'en accomplit qu'avec plus de sérieux ses fonctions, désormais officielles, de sacristain. Il se sentait réhabilité et un peu consolé. Et il avait besoin de l'être.

Car il avait de gros soucis, de gros chagrins. Outre sa terrible maladie, déjà avancée, outre la promiscuité dans laquelle, à la léproserie, il vivait avec des inconnus, des païens grossiers et bruyants, il se tourmentait au sujet de sa femme et de ses enfants, restés là-bas, dans une ferme de l'Etat libre de l'Orange et dont, quand il recevait de rares nouvelles, il

n'apprenait rien de bon. Sa femme, lui écrivait-on, n'était pas sage, elle se consolait en mauvaise compagnie ; elle lui était infidèle... Alors il se révoltait et protestait : « Eh quoi, on m'a enlevé à ma famille et enfermé ici. Il n'y a donc pas d'autorité, de police, de gendarmerie, pour surveiller ma famille et pour forcer ma femme à bien se conduire ? Qu'on écrive au gounement de Bloemfontein, qu'on chasse ou punisse les gens qui détournent une femme de ses devoirs !... »

Hélas, comment rechercher et garder du mal une femme vivant dans quelque coin de l'Etat Libre, si elle veut tromper son mari enfermé à la léproserie du Lessouto ? A-t-on jamais pu empêcher une personne de suivre ces mauvais instincts-là, quand elle désire leur obéir ?

Et ainsi Paoulousi, rongé de lèpre et de jalousie, avait le cœur « noir », c'est-à-dire troublé, triste et inquiet. Mais il réagissait. Et alors que d'autres cherchent à oublier leur tristesse en se livrant aux plaisirs ou à la boisson, il noyait, lui, ses chagrins dans la charité. Il était devenu le bienfaiteur de ses compagnons d'infortune ; il encourageait ceux dont la maladie devenait aiguë, il les préparait à la mort, il leur fermait les yeux et, de ses mains de jour en jour plus enkylosées, il les enveloppait dans le drap qui leur servait de cercueil. Et il travaillait les cœurs et les consciences des païens, pour les amener à la conversion et à la foi.

Survint l'émeute du 20 mai 1914 qui bouleversa notre vie et ruina en partie notre belle activité. Ma chapelle me fut reprise et devint une caserne pour une trentaine de gardiens noirs armés de fusils, nécessaires pour réprimer tout nouvèl essai de mutinerie. Il fallut tenir services religieux et école en plein air, au soleil, au vent, au milieu des allées et venues et du bruit des conversations auxquels donnait lieu la présence des parents et amis qui, chaque dimanche, venaient rendre visite à nos pauvres malades. Et les émotions du 20 mai, auxquelles s'ajoutaient les tristesses causées par les changements qui avaient résulté de la néfaste rébellion, avaient tellement ruiné ma santé que je dus quitter la léproserie subitement et pour toujours.

Quand je partis, Paoulousi avait perdu beaucoup de terrain. Il ne pouvait plus marcher, plus se servir de ses mains. Je le voyais à moitié couché sur l'herbe, sérieux, parlant peu, mais ayant pour compagnon et pour consolateur un gros livre, qui était la Bible et dans lequel il savait où trouver les secours dont il avait tant besoin. Il attendait la mort avec patience, la mort qui, pour ces malheureux lépreux, est la seule délivrance qu'ils soient sûrs d'obtenir, mais Dieu sait après quelles longues souffrances physiques et morales. Ce qu'elle fut pour lui je ne le sais pas. Pour nous consoler de la perte de la léproserie — dont pourtant nous ne nous sommes jamais consolés — Dieu nous

conduisit dans la station de Likhoèlè, où, malgré les angoisses que nous causa la grande guerre, nous passâmes encore cinq années très heureuses. Un jour nous arriva une lettre de Botsabèlo dans laquelle, au milieu d'autres nouvelles, je lus ces mots : Paoulousi aussi est mort. Pas de détails, pas de sentiment, pas de louanges. Il devait mourir, comme tous ses camarades, et il est mort avec eux, comme les autres, sans éclat, sans commentaires. Mais, après l'avoir admiré et aimé, nous l'avons pleuré. Et il est sans doute de ceux que Dieu, plus clairvoyant que les hommes, remarque et marque pour leur réserver, dans le mystérieux monde à venir, une place éminente et un grade élevé parmi ceux qui, pendant leur vie terrestre, ont été, par leur piété et leur charité, ses serviteurs et servantes et les vrais disciples de Jésus-Christ.

Comment on fait une Annexe

Créer quelque chose là où il n'y avait rien ; avec rien, ou presque rien, faire quelque chose ; déposer dans la terre un grain de semence pour qu'il devienne un grand arbre, voilà une des œuvres les plus utiles et les plus enviables que puisse entreprendre un homme. Il faut pour y réussir se servir de tout ce que l'on possède en fait de ressources morales, intellectuelles et matérielles, en particulier de confiance, de

patience et d'espérance, et ne pas dédaigner les plus petits commencements. Mais c'est la vie et la joie du pionnier s'installant dans une colonie et du missionnaire, ce pionnier du christianisme, ce colonisateur chrétien, quand peu à peu il élargit le cercle de son activité et fait arriver l'Evangile dans des régions jusqu'alors entièrement livrées au paganisme et à ses méfaits.

Au lieu de disserter longuement sur cet intéressant sujet, racontons comment ont été formés les petits foyers de vie et d'activité religieuses que l'on appelle des annexes et dont, dans la seule mission du Lessouto, on ne compte cette année pas moins de 320. Prenons tout simplement l'histoire de celle de Malaoanéng, précisément parce qu'elle ne présente aucun aspect spécial, aucun fait extraordinaire.

Malaoanéng, un long et étroit plateau s'élevant entre deux gorges profondes qui en rendent l'accès impossible à des véhicules et difficile à des chevaux ou des piétons. Région où, dans une vingtaine de petits villages, s'est établie une population assez nombreuse, toute païenne, sauf quelques rares chrétiens livrés à leurs propres inspirations. C'est juste ce qu'il faut pour attirer l'attention et allumer la convoitise ou l'ambition du missionnaire de Léribé.

Le chef de ce district, Séétsa Molapo, n'a jusqu'à présent exprimé aucun désir d'avoir un évangéliste ; il est païen, polygame, riche ; il n'a besoin de rien. Mais

il est, à certains égards, homme de bonne volonté. On peut causer avec lui, on peut agir sur lui par l'un des chrétiens de ses subordonnés qui a quelque importance et qui surtout sait comment il faut s'y prendre pour persuader un chef. S'il n'y a pas de bonnes raisons de demander un évangéliste, des raisons religieuses, il peut y en avoir d'autres, plus égoïstes, plus terrestres, mais dont on peut tirer parti. Séétsa se dit que d'autres chefs ayant à côté d'eux un évangéliste, il se trouve, lui, en état d'infériorité, parce qu'il n'en a pas ; et cela ne peut pas aller. Il ne sait pas lire, mais il n'ignore pas que, dans la plaine, l'instruction publique tend à se généraliser et que de nos jours il est bon que les enfants apprennent à lire et à écrire.

Et surtout n'est-il pas certain que la mission française, c'est-à-dire évangélique de Paris, est « la corne de Moshesh », son grand-père. La « corne » : la corne de bœuf dans laquelle sont conservées certaines poudres ou pommades mystérieuses, sortilèges puissants et bienfaisants, grâce auxquels la famille royale et la nation des Bassoutos ont échappé aux guerres, aux famines et aux épidémies d'autrefois, pour pouvoir enfin vivre en paix, se multiplier et prospérer. Cette « corne », cette Mission, il faut en avoir un représentant pour s'attirer les faveurs du ciel, même si on ne devient pas chrétien, de par le seul fait de sa présence et de sa propre puissance. Allons, voilà Séétsa décidé et accueillant favorablement nos premières démar-

ches. C'est entendu, nous placerons un évangéliste à Malaoanéng.

Mais dans quelle partie du plateau ? Le chef n'hésite pas un instant : « Ici-même, chez moi. C'est chez le chef que beugle le bœuf », dit un proverbe des Bassoutos, c'est-à-dire que c'est chez le chef que doivent se trouver les bonnes choses. Oui, et nous ne demanderions pas mieux. Mais la capitale est située à l'une des extrémités du plateau, bien loin des villages de l'autre extrémité... L'Evangile est pour tout le monde, l'évangéliste doit être installé à la portée de tous, donc au centre de la région, sans que ce soit trop loin de la résidence du chef. Nous avons parcouru le plateau, trouvé un endroit central, juste ce qu'il nous faut. Mais le chef a ses idées, ses prétentions, son égoïsme, ses susceptibilités. Il faut user de diplomatie, beaucoup parler, beaucoup patienter. Mais nous gagnons la partie. L'annexe sera bâtie au centre du district.

Quant à l'homme que nous chargerons de sa fondation, nous l'avons sous la main. C'est W. Sékhobé, récemment sorti de l'Ecole biblique, où il était allé alors qu'il était déjà marié, mais assez jeune encore pour pouvoir apprendre quelque chose. De son histoire je sais peu de chose, mais je retiens ceci : Après avoir été, comme tous les petits Bassoutos, gardien des veaux paternels, puis pâtre des bestiaux, il s'est engagé dans la police noire du pays et a, de fil en aiguille, été nommé cuisinier du lieutenant de son escadron. En

vertu de quelles qualités il a été appelé à ce poste de confiance, je n'en sais rien. Mais j'attache une certaine importance à ce long séjour au service d'un Blanc, car c'est en tout cas une école de propreté, d'exactitude, d'attention, de fidélité. Et tout ce qui arrache un Noir à son apathie et à sa négligence naturelles est excellent, même si c'est un travail de cuisinier tout ordinaire. Sékhobé n'avait certes pas à confectionner des menus compliqués, mais il était investi d'une réelle responsabilité et cela lui faisait du bien.

Un jeune garçon du Lessouto

Pourtant une voix intérieure l'avait arraché à ses fourneaux. Le désir de servir Dieu en qualité d'évangéliste avait pris naissance en lui, grandi et parlé si haut que le brave garçon avait fini par rendre son tablier pour

aller à l'Ecole biblique de Morija, au grand regret de son lieutenant qui, d'autre part, lui donna quelque argent pour payer son écolage. Il fut un élève studieux et fit bravement ses trois ans d'apprentissage, apprenant surtout à lire la Bible et à s'en servir pour édifier les chrétiens et convertir les païens, et aussi de quoi faire un modeste instituteur. Car le bagage d'un biblicain, comme nous appelons les élèves de l'Ecole biblique, n'est pas énorme. Il a appris un peu d'Histoire de l'Eglise, de la catéchétique, les règles de la prédication, de la géographie et de l'arithmétique. Mais la chose importante, celle qui doit subsister et qui subsiste presque toujours, c'est le développement religieux, moral et intellectuel, disons donc le développement général de sa personnalité elle-même, dans la mesure où il est possible et nécessaire. L'instruction reçue n'est pas considérable, mais l'esprit « biblique » est bon, indispensable et fécond.

Et voilà comment, un beau dimanche, nous avons procédé solennellement, en présence d'une grande assemblée de païens et de chrétiens venus de tout le district de Léribé, à la fondation de l'annexe de Malaoanéng et à l'installation de son premier évangéliste. Ce fut une belle et impressionnante cérémonie, un fait, un acte de grande importance. Mais l'avouerai-je? J'éprouvai de la pitié, presque des remords, quand je montrai à cet homme un terrain où je ne voyais qu'une herbe courte et rude roussie par le soleil, et lui

dis que c'était là l'emplacement de son annexe, là qu'il vivrait, travaillerait, servirait Dieu. « Tu commenceras par occuper une hutte que nous a prêtée un païen, ensuite on te bâtira une maison et une chapelle... » C'est facile à dire, mais que de désagréments cela implique pour celui qui aura à en supporter les inconvénients et les lenteurs ! Mais Sékhobé ne bronchait pas et gardait le sourire, — le sourire qui rarement quittait le coin de ses lèvres et la pointe de ses yeux...

Longtemps après, le chef Séétsa se décida à bâtir la chapelle dont il avait parlé dès nos premières négociations. Une chapelle, entendons-nous. Il vint avec ses hommes munis de bêches. On tailla dans le sol de grosses mottes de gazon, qui servirent à bâtir 4 murs ; on laissa une ouverture pour y pénétrer et qui jamais ne fut pourvue de porte, et une autre ouverture servant

Un village de païens

de fenêtre. Comme toit, quelques branches d'arbre sur lesquelles on a cousu des tiges de maïs et de millet. Le bâtiment avait quelque chose comme 5 mètres de long, 3 de large. Le vent, le froid, la poussière y pénétraient. L'école et les services religieux se tenaient plus souvent en plein air que dans ce local obscur et étroit. Et, faute de cloche, on avait, à une branche fichée dans le sol, suspendu un vieux soc de charrue sur lequel quelqu'un tapait avec une pierre pour appeler les fidèles au service et les enfants à l'école.

Petits commencements, humbles débuts, pauvre installation ! Mais honorables efforts. Cela valait mieux, beaucoup mieux que rien. Et derrière ces misérables ébauches, il y avait les ordres et les promesses de Dieu, le Seigneur et sa Parole, l'esprit chrétien, de la foi, de la bonne volonté, du zèle, de l'espérance : les vertus chrétiennes en petit, modestes, telles que les comportent la faiblesse des hommes en général et la personnalité encore étroite des nègres. Non, non, ne nous plaignons pas. Le grain de semence était bon et vivant, quoique chétif; le terrain était rocailleux et sec, mais c'était la nature humaine où, même chez les païens, il y a de bons coins où la semence peut germer et pousser. Et la bénédiction de Dieu ferait le reste, comme le font la pluie du ciel et le soleil dans nos jardins.

Et l'événement a donné raison à cet optimisme.

Le provisoire insuffisant dut suffire et durer plusieurs

années. Des païens se convertissaient, le nombre des écoliers augmentait. Nous avions bâti une maisonnette provisoire pour l'évangéliste, planté quelques arbres, fait un enclos d'aloès ; mais la chapelle rêvée, de plus en plus nécessaire, n'était pas construite, parce que nous ne possédions pas les moyens d'en payer les frais. Il fallait d'abord trouver des fonds, faire des économies, on peut bien dire sou par sou, patienter, espérer, supporter les inconvénients du provisoire qui semblait devenir définitif.

Et l'on finit par arriver. Un lieu de culte fut bâti en bons moellons de grès presque blanc, un « temple » de 50 pieds de long sur 20 de large et 9 de hauteur, avec de belles fenêtres venant d'Amérique, des poutrelles de Suède et des plaques de fer ondulé d'Angleterre ; on fit des bancs avec des mottes de terre qui, ainsi que les murs intérieurs et le parquet, furent plâtrés avec un mélange de terre et de bouse de vache, comme c'est la mode de ce pays. Et le soc de charrue fut remplacé par une vraie cloche, pas si grosse que ma tête (qui n'est pas plus forte qu'il ne faut), mais dont le son clair et haut égaie les alentours et parvient, quand le vent le favorise, jusqu'aux extrémités du plateau de Malaoanéng et aussi parfois jusqu'à la conscience de païens indifférents ou de chrétiens paresseux.

Services religieux, école, tout marche normalement, comme dans les annexes plus anciennes et plus développées. Au lieu des 5 ou 6 chrétiens disséminés que

nous avions trouvés là-haut, il y en a maintenant une centaine. Nous avons eu de belles fêtes de baptême et on en aura de plus belles encore dans l'avenir. La population païenne est encore en apparence inerte, parfois hostile à l'Evangile, mais elle est entamée. Un peu de lumière a pénétré dans les ténèbres noires du passé. Certaines vérités s'infiltrent peu à peu dans ces pauvres gens abrutis par la boisson et les superstitions, et y feront leur chemin, leur œuvre, lentement, paisiblement. Mais là où il n'y avait rien il y a maintenant quelque chose. Le grain de sénevé a produit un arbre, pas immense, pas encore grand, mais qui vit, qui grandit et qui ne cessera pas de grandir.

Multipliez par 320 l'histoire de Malaoanéng et vous saurez comme la Mission du Lessouto a procédé depuis qu'elle a osé faire confiance à des chrétiens de ses Eglises et, en en faisant des évangélistes, fonder des annexes et en couvrir tout le pays comme d'un filet dont les mailles se resserrent graduellement pour saisir toute la population de la plaine et de la montagne.

Saoudi Mokapèla

Il est certain que les gens qui partent pour les Missions « quittent, à cause de Jésus et à cause de la bonne nouvelle, maison, frères, sœurs, père, mère,

enfants et (très rarement sans doute) des terres ». Mais il est tout aussi certain qu'ils reçoivent, au centuple, présentement, dans ce siècle-ci, « maisons, frères, sœurs, mères, enfants » ; à la place de « terres » mettons « pères », que saint Marc ne mentionne pas, et qu'ils recevront dans le siècle à venir la vie éternelle. Il suffit pour cela qu'ils aillent aux peuples qu'ils doivent évangéliser, avec des cœurs bienveillants et charitables, disons le mot : chrétiens, et avec un esprit capable de discerner ce qu'il y a de bon chez les païens et les belles choses que l'esprit de Dieu produit ou développe en eux. On peut aimer les Noirs de tout son cœur, d'un amour non théorique, non exclusivement chrétien, mais personnel et humain, et en retour être aimé d'eux de la même manière. Alors on trouve des pères et des mères, des frères et des sœurs, autant qu'il vous en faut. Et l'on est très heureux.

Nul n'a été pour moi un père, plus que le vieux Saoudi Mokapèla, dont je voudrais esquisser ici la vie en quelques lignes, d'après les souvenirs que j'ai gardés de ses récits et des années que j'ai passées avec lui dans la station d'Hermon.

Ses origines, son enfance, sa jeunesse, il n'en parlait guère. Il était trop vieux et trop sérieux pour y attacher une grande importance. Et puis, sa vie consciente semblait avoir commencé au cours des années dramatiques qui font comme une large tache rouge sur l'espace gris et illimité de la monotone vie africaine. Comme il y a,

dans l'histoire de l'Europe, les sanglantes et destructrices invasions des barbares, il y a, dans celle de l'Afrique méridionale, ce que l'on appelle les « lifaqané », c'est-à-dire les guerres, les ravages, les massacres pro-

Une chrétienne qui fut une mère pour plusieurs missionnaires

duits par la sauvagerie et les rivalités des diverses nations de Noirs. Une tribu se jetait sur une autre tribu, mettait tout à feu et à sang, et, par cela même, refoulait sur d'autres peuples les guerriers qu'elle n'avait pas pu détruire. Une nation s'écroulait sur une autre nation, qui, à son tour, se jetait sur la suivante. Zoulous, Matèbèlès, Batlokoas, Xosas, Bassoutos et que sais-je encore furent bousculés, dispersés, décimés, par ces épouvantables raz de marée. Des épidémies et surtout de cruelles famines en furent la conséquence et en agravèrent encore, si possible, les effets. Et beaucoup de ces pauvres Nègres se dirigèrent vers le Sud, vers la Colonie du Cap, pour y chercher un refuge et du pain auprès des Blancs qui la créaient. Et c'est ici que se placent les récits du vieux Saoudi :

« Nous formions une bande de fugitifs, dénués de tout, affamés, sans forces, sans espérance. La nuit, nous étions attaqués par les lions et les chacals. Le jour, nous marchions à travers le désert, recueillant ici et là des semences d'herbe dont nous faisions de la bouillie pour nous nourrir. Ceux qui ne pouvaient plus avancer se couchaient pour ne plus se relever, et nous ne nous retournions pas pour les aider ou pour les voir mourir. Avant que leur souffle ait quitté la chair, les vautours et les corbeaux à collerette blanche s'abattaient sur eux, leur arrachaient les yeux, et les déchiraient... »

Et il décrivait la maigreur de ces malheureux en

des termes trop pittoresques pour que je puisse les reproduire dans un écrit que liront les Européens.

La douloureuse caravane finit par arriver dans un coin de la Colonie du Cap où se développait peu à peu le bourg de Grahamstown. Les réfugiés furent « ramassés » par des fermiers boers ou anglo-saxons, qui ne demandaient pas mieux que de recruter à très bon marché des gens capables de les servir, on peut bien le dire, pour un morceau de pain. Et de vivre à côté de Blancs, n'était-ce pas pour ces « sauvages » une révélation, une éducation, un apprentissage dont peu à peu ils devaient recueillir de grands avantages matériels et autres?

Au cours des années qu'ils passèrent là-bas, et dont ils ne savent pas le nombre, nos pauvres Bassoutos remarquaient avec étonnement certains actes de leurs maîtres, qui étaient tout nouveaux pour eux. Le soir, la famille se réunissait ; on chantait ; le père ouvrait un gros livre et y lisait des choses étranges ; puis tous fermaient les yeux, croisaient les mains, et le père parlait à un personnage qui n'était pas là ou qu'on ne voyait pas. Et certains jours, tous ces Blancs se rendaient dans une très grande maison, d'où ensuite sortaient le son de chants solennels et les éclats de voix d'un homme qui parlait comme un chef.

Peu à peu ces observations se précisaient. Ils parlent à leur Dieu ; ils disent que leur Dieu est là-haut, au ciel. Ce qu'ils lisent ce sont ses paroles, ses comman-

dements ; ce qu'ils chantent ce sont ses louanges. Et tout cela est très beau et leur fait plaisir. Ils disent que cela les aide à vivre... Et nous, qu'avons-nous de pareil ? Rien. Nos ancêtres, nos morts, nous les appelons des dieux ; nous avons peur d'eux ; nous ne recevons rien d'eux. Ils ne servent à rien. Nous, les Noirs, nous avons du mauvais sang (nous sommes des malchanceux, des inférieurs). On nous méprise à cause de notre ignorance. On nous appelle des « païens ».

Peu à peu, le désir de ressembler aux Blancs gagna du terrain dans le cœur de ces gens : « Nous voulûmes, nous aussi, entrer en rapport avec le vrai Dieu. Nous nous réunissions sur la pente de la montagne, à l'abri d'un grand arbre, et nous chantions des choses que nous ne comprenions pas. Nous disions : Ntéé, ntéé, en cadence. Nous parlions à « Celui qui est au-dessus des hommes » ; nous l'appelions Diéré.

— Diéré ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme cela que nous l'appelions.

— Eh bien, moi, je crois comprendre. Les Boers appellent Dieu, dans leur dialecte hollandais sud-africain « Die Heer » : le Seigneur. Vous entendiez ce nom, vous l'avez répété comme vous pouviez.

— Tu l'as dit. C'est vrai, mais nous ne savions pas. »

C'est là et alors aussi, que fut composée une espèce de prière que se transmirent les gens de lieu en lieu, et que répétaient encore, il y a quelque 40 ans, des

hallucinés ou des hystériques qui agitèrent longtemps le Lessouto, en se livrant à des extravagances connues sous le nom de mothèkè-thèkè, et dans laquelle on s'adressait à ce « Diéré, le père de la lumière », « dont les mains avaient des trous parce qu'il avait créé des enfants et de petits gnous dans la campagne », et auquel on demandait « la lumière ». Bizarres, mais touchants tâtonnements d'âmes qui commencent à avoir le besoin et le désir de connaître Dieu et d'avoir une religion, et qui utilisent à leur manière « les miettes qu'ils ont ramassées sous la table de leur maître ».

Un jour, nos Bassoutos apprirent qu'il y avait, au Nord, près du fleuve Orange et de la rivière appelée Calédon, donc près de leur propre pays, un homme blanc, auprès duquel les Noirs trouvaient un accueil bienveillant, la paix, la sécurité et qui leur faisait connaître le vrai Dieu et la bonne manière de vivre avec lui. On causa, on discuta, puis on prit une décision : Il faut aller vers ce Blanc et demeurer auprès de lui.

On partit, on fit en sens inverse et dans de bonnes conditions le chemin qu'on avait parcouru si douloureusement pour se réfugier chez les Blancs. Et l'on finit par arriver chez le Blanc dont la renommée était parvenue jusqu'à Grahamstown. Il s'appelait Samuel Rolland, était missionnaire de la Société de Paris, et son village s'appelait Beerséba.

Beerséba, les sept sources, une oasis verte et fertile

au milieu d'un pays aride, pierreux, dénué d'arbres, et que recouvre une herbe sauvage qui, à cause de la sécheresse, est d'une couleur rousse ou jaune les trois quarts de l'année ; Beerséba, une oasis spirituelle, un endroit où coulent les sources de la vie religieuse, où Dieu est présent et agit sur les âmes, où Jésus-Christ est prêché et amène à Dieu les pécheurs, où l'Evangile est proclamé et devient la lumière des hommes. Beerséba, une Eglise chrétienne en formation, déjà nombreuse et prospère, une petite collectivité humaine engagée dans la voie du ciel, du progrès, de la civilisation, alors qu'autour d'elle règnent le paganisme, l'ignorance, le matérialisme et le péché.

M. Samuel Rolland, originaire du pays de Montbéliard, était un homme très remarquable, un chrétien d'élite, un organisateur, un chef doué de grandes qualités intellectuelles, bon linguiste, traducteur de plusieurs livres de la Bible et compositeur de cantiques, et en même temps connaissant un peu de tous les métiers, ce qui lui permettait d'ajouter, à ses instructions pastorales, les leçons et les exemples de travail manuel qui devaient élever ses paroissiens à un niveau supérieur à celui qu'atteignaient alors les Noirs récemment sortis du paganisme. Mme Rolland, de nationalité anglaise, une femme d'élite, pédagogue émérite, et qui fut pour son mari la compagne, l'aide, la collaboratrice que l'on souhaiterait à tout serviteur de Dieu.

Saoudi et ses compagnons de route trouvèrent à

Beerséba l'accueil bienveillant qu'ils espéraient et entrèrent d'emblée dans une collectivité parmi laquelle s'était formée une très intéressante vie sociale. Christianisme et civilisation, deux forts chevaux tirant ensemble pour sortir de leur trou les peuples africains, agissaient d'accord pour éclairer les ignorants, stimuler les indolents, ouvrir des horizons nouveaux, susciter des ambitions terrestres et célestes, et pour révéler aux arriérés les joies de la vie supérieure dont ils montaient les premiers degrés. Et c'était la paix, la sécurité, croyait-on, la fin des dispersions, des ruines, des pérégrinations, des famines et des deuils.

On écouta les instructions du missionnaire, on crut ce qu'il disait, on fit ce qu'il conseillait, on s'ouvrit à l'action de l'esprit de Dieu. Ce fut la repentance, la conversion, la foi, l'instruction religieuse, le baptême. Et Saoudi, au cours des ans, se montra tellement solide dans la foi, tellement recommandable par sa conduite, sa sagesse, sa solidité qu'il fut nommé ancien d'Eglise et prit place dans le conseil presbytéral de Beerséba, dont il devait rester jusqu'à sa mort un membre des plus utiles : l'homme de confiance du missionnaire, le conseiller des paroissiens, et un prédicateur à la parole simple, mais ne manquant pas d'autorité, d'une autorité qui venait plus de la valeur de l'homme lui-même que de l'art des périodes ou du choix des expressions.

Tout allait bien. Famille, maisonnette, verger et

champs, vie religieuse, Saoudi possédait tout ce que désirait son cœur et croyait qu'il en serait ainsi indéfiniment. Mais de nouvelles épreuves étaient réservées à ces malheureux Noirs. Ce ne fut cette fois pas des conflits entre Noirs qui causèrent la catastrophe ; elle fut amenée par des querelles entre les Bassoutos et les Boers de l'Etat Libre de l'Orange, récemment fondé, qui se disputaient certaines régions dont, en définitive, personne n'était le légitime propriétaire, mais dans lesquelles les uns et les autres s'étaient installés au petit bonheur et avant que des frontières précises eussent d'un commun accord été fixées. Et ce fut la guerre ! Les Boers se jetèrent sur Beerséba, d'où les Bassoutos s'étaient enfuis à leur approche ; le village fut brûlé par les Blancs, les récoltes saccagées, tout le travail de longues années réduit à néant. Et, ruinés, dépouillés, désolés, les gens de Beerséba durent chercher un refuge au Lessouto même où, après de longues pérégrinations et deux essais de fondation d'une nouvelle station, ils finirent par arriver dans la station d'Hermon, fondée et jusqu'alors occupée par le missionnaire Dyke et sa famille.

Toujours sous la direction spirituelle et matérielle de M. Rolland, les Beersébiens, comme on les appelait, fondèrent un village, construisirent des huttes, puis des chaumières, défrichèrent des champs et continuèrent les traditions de Beerséba. Ils formaient une société à part, distincte des Bassoutos qu'ils avaient

trouvés à Hermon. Ils en différaient par une certaine supériorité en matière de civilisation, par une culture en avance sur le reste de la nation, un amour-propre qui pouvait devenir de l'orgueil et un individualisme exagéré. Et ils avaient tellement subi l'influence de M. Rolland et de sa station qu'on les appelait et les appelle encore Ma-Roèlané, les gens de Rolland.

On le vit bien quand, après les premiers synodes des

Un village brûlé par les Blancs

Eglises du Lessouto, où missionnaires et Bassoutos s'étaient imprudemment lancés dans une légifération qui portait atteinte à certains droits des chefs et ne s'accordait pas avec les habitudes et les prétentions de certains groupements de chrétiens, il se produisit à Hermon une opposition qui menaçait de dégénérer en schisme. Les Beersébiens demandaient de quel droit le Synode, où pourtant siégeaient leurs représentants, avait fait des règlements au sujet desquels on ne les avait pas consultés. Ils ne comprenaient pas le système représentatif; ils réclamaient voix au chapitre, ils voulaient ce qu'en langage européen on appelle un referendum. Et l'excitation devint si grande qu'il se produisit une rupture complète entre ces récalcitrants et le Dr E. Casalis, que la Conférence des missionnaires avait chargé de la direction d'Hermon en remplacement de M. Rolland récemment décédé. Et cela jusqu'au moment où M. le missionnaire D.-F. Ellenberger vint remplacer M. Casalis, appelé à Morija pour y diriger, avec M. Dyke, l'Ecole Normale qui venait d'y être fondée. Et peu à peu on s'assagit de côté et d'autre, les compromis nécessaires furent faits et la paix définitivement rétablie, au grand soulagement de tous.

Saoudi, lui, au milieu des discussions et des disputes qui désolaient l'Eglise, était resté l'élément modéré et modérateur des Beersébiens. Tout en désapprouvant les excès de ses « enfants », comme il les appelait, il ne pouvait songer à se séparer d'eux, et il continuait à

les réunir chaque jour devant la maison de leur chef, pour la prière du matin, et à tenir pour eux les services du dimanche, jouissant de leur confiance et de leur affection et s'appliquant à entretenir en eux la vie religieuse et la fidélité à Dieu. Il était, on peut le dire, le père de l'Eglise, et il le fut jusqu'à la fin.

Quand, en 1876, je fus placé à Hermon, où je devais passer 3 ans dans un grand isolement, étant encore célibataire, je trouvai en lui autre chose encore qu'un bon ancien d'Eglise : un homme âgé, sage, bienveillant, paternel, dont l'affection me faisait du bien et pour lequel j'éprouvais un attachement vraiment filial. Ne remplaçait-il pas le père que j'avais quitté à la fin de 1874 et qui était mort 9 mois après ? Et n'était-il pas un père de l'Eglise d'Hermon, auquel tous regardaient avec respect et confiance, et qui donnait à tous l'exemple de la scrupuleuse fidélité à Dieu, à l'Evangile, à l'Eglise, toujours prêt à faire les services quand je m'absentais, toujours à son poste pour la prière de chaque matin. Tout cela il le faisait simplement, tranquillement, de la façon la plus naturelle, et comme faisant partie de sa vie même. Pas de grandes déclarations d'amour, pas de manifestations bruyantes : l'activité paisible et régulière, en apparence routinière, sous laquelle se cachent l'humilité, les sentiments profonds, l'oubli de soi-même, la recherche du bien d'autrui et des intérêts de Dieu.

Avec cela, les travaux manuels dont il avait pris

l'habitude plus que le goût dans la colonie du Cap et à Beerséba. A Hermon les « gens de Rolland » avaient bâti deux villages qui, à cette époque, étaient composés de meilleures chaumières que celles des autres stations. Et les cultures étaient soignées dans une certaine mesure, à la manière des fermiers boers. J'aimais voir le vieux Saoudi venir, après avoir fait sa prière à l'église, nous dire bonjour, ou, quand j'étais en voyage, prendre des nouvelles de ma femme, restée seule au logis. Il faisait un bout de causette, allait chercher une braise à la cuisine pour allumer sa pipe, et, la bêche sur l'épaule, se dirigeait vers son champ de blé, pour y faire couler l'eau d'une source, le manque de pluies rendant nécessaire pour la culture du blé cet arrosage artificiel. Il avait une grande famille à habiller et à nourrir. Et malheuseument ses grands fils, déjà mariés, ne lui faisaient pas honneur et ne le suivaient pas dans sa vie chrétienne, soit par légèreté, soit parce qu'il y avait dans leur cerveau quelque petite anomalie qui troublait leur jugement et rendait leur conduite inconstante.

Et puis se présenta une dernière et pathétique occasion pour lui de montrer sa fidélité à son troupeau. Ce ne furent pas les Boers de l'Etat Libre qui cette fois entrèrent en guerre avec les Bassoutos : ce furent les colons de la Colonie du Cap, sous le gouvernement de laquelle le Lessouto avait été placé, et qui s'étaient mis en tête de procéder à un désarmement de tous les

Noirs de sa dépendance, afin de pouvoir se confédérer avec les autres pays sud-africains en ayant l'assurance que les Noirs ne pourraient plus jamais menacer la population blanche. A pareille mesure les Bassoutos ne pouvaient pas se soumettre. Et ce fut la guerre, le Lessouto envahi ; les gens d'Hermon, situé sur la frontière, quittèrent en toute hâte leurs villages, ne laissant derrière eux, sous notre protection, que quelques vieillards incapables d'aller ailleurs. Et peu après, tous ces villages étaient brûlés par les guerriers de la colonie du Cap, comme l'avait été Beerséba par les Boers. Les pignons de ces chaumières s'élevaient vers le ciel comme une protestation contre la cruauté des Blancs et comme un appel à la justice de Dieu.

Saoudi aurait pu rester à la station, à cause de son âge et pour « garder le missionnaire », comme l'avait dit le chef suprême de la tribu. Il aurait ainsi sauvé sa maison. Mais abandonner ses « enfants », ne pas les suivre dans leur nouvel exil, ne plus être leur conducteur, alors qu'ils avaient plus que jamais besoin de consolation, de conseils, de religion, c'était hors de question. N'était-t-il pas leur père ? Et un père ne s'attache-t-il pas à ses enfants ? Il avait donc une fois de plus pris le bâton du voyageur, devenu cette fois-ci celui du fugitif, et cherché un refuge avec ses gens sur les contreforts de la montagne de Kolo, où, tant bien que mal, ils construisirent de petites huttes de paille dans lesquelles ils devaient camper pendant deux ans.

Et pendant ces deux ans il fut leur pasteur à côté de l'évangéliste de l'endroit, aux services religieux duquel ils assistaient quand cela leur était possible.

Puis la paix fut rétablie. Les réfugiés reprirent le chemin d'Hermon et, à côté de leurs ruines, construisirent des abris provisoires, travaillant avec courage malgré les tristes expériences du passé et reprenant leurs traditions et leurs habitudes préférées.

Je dus partir en 1887 pour aller fonder à Morija une école destinée à former des pasteurs indigènes. Il fallut quitter ces gens auxquels nous étions tellement attachés : ce « premier amour » que l'on dit unique dans la vie, mais qui, pour ce qui me concerne, s'est toujours reproduit chaque fois que j'ai eu à prendre une nouvelle paroisse. Et la séparation ne se fit pas sans de vrais déchirements. Nous avions à Hermon des hommes et des femmes pour lesquels nous éprouvions les sentiments d'une fidèle affection, que nous aimions comme des pères et des mères et qui nous le rendaient bien, j'ose le dire ; des gens simples, sans phrases, et dont les sentiments, pour ne pas ressembler en tout à ceux des Européens cultivés, n'en sont pas moins réels et sincères. Et si nous les aimions individuellement, nous aimions aussi l'Eglise, pour laquelle nous avions beaucoup travaillé, souvent souffert et toujours espéré.

Nous la laissions aux soins pastoraux de M. et Mme Christol, et nous savions qu'elle serait bien soignée. Et

Saoudi restait là, toujours le même, prêt à aider les nouveaux « serviteurs de Dieu » comme il l'avait fait pour les anciens.

Mais il avait atteint un grand âge ; les infirmités, la fatigue diminuaient sa vitalité et ses capacités de travail. Il s'acheminait lentement et normalement vers le terme de sa longue et rude carrière. Le moment du délogement approchait, et il l'attendait avec calme, comme une chose naturelle, dont on n'a pas peur, parce qu'on y est préparé et qu'on sait qu'elle sera suivie de quelque chose de meilleur, de définitif et d'éternel. Ils savent mourir chrétiennement, les chrétiens bassoutos.

On m'a raconté qu'un jour il demanda qu'on le tirât hors de sa hutte et l'assît sur une natte. Il regarda longtemps le soleil, sans dire ce qu'il pensait ou sentait. Puis il pria qu'on le rentrât dans sa hutte et le couchât sur son grabat ; et un peu plus tard il fermait les yeux pour toujours.

Ainsi vécut et ainsi mourut ce vénérable et fidèle homme de Dieu, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu, et leur laissant à tous l'exemple de la vie chrétienne la plus réelle, la plus vraie, parce que la plus simple. Et au sujet duquel on a bien le droit de répéter ces belles paroles des Ecritures :

« Que je meure de la mort du juste et que ma fin ressemble à la sienne. »

CAHORS, IMP. A. COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 27.191

RÉCITS MISSIONNAIRES ILLUSTRÉS

Nos 1, 2, 3, 4. Epuisés.

5. **Everitt Lechesa,** 2e édition, 1 fr. ; franco. **1 30**

6, 7. Epuisés.

8. **Eben' Avo,** l'apôtre Pahouin, par S. Galley, (2e édition), 2 fr. ; franco..... **2 30**

9. **David Livingstone,** par Alf. Casalis (3e édition) 2 fr. 50 ; franco..... **2 90**

10. **Nos indigènes mobilisés,** par G. Mondain, missionnaire à Madagascar, 3 fr. ; franco..... **3 50**

11. **Silhouettes zambéziennes,** par Mme V. Ellenberger (2e édition), 1 fr. 50 ; franco..... **2 »**

12. **Pierre Sangaré,** par Mme B. Escande, 1 fr. ; franco..... **1 25**

13. **François Coillard,** par H. Dieterlen, 2 fr. 50 ; franco..... **2 90**

14. **Kashuéka,** par Mme Th. Burnier, 1 fr. ; franco..... **1 25**

15. **Ames Primitives,** par Th. Burnier, 2 fr. 50 ; franco..... **3 »**

16. **Portraits et Souvenirs du Lessouto,** par H. Dieterlen, 1 fr. 50 ; franco..... **2 »**

En vente :

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago

PARIS (XIVe)